

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



Un cas atypique : François Falc'hun (1909-1991), le linguiste de la Mission de folklore musical en Basse-Bretagne de 1939

Gilles Goyat

Numéro 24-25-26, automne 2013, printemps-automne 2014

L'Apport des prêtres et des religieux au patrimoine des minorités : parcours comparés Bretagne/Canada français

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1019134ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1019134ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (imprimé)

1916-7334 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goyat, G. (2013). Un cas atypique : François Falc'hun (1909-1991), le linguiste de la Mission de folklore musical en Basse-Bretagne de 1939. *Port Acadie*, (24-25-26), 203-211. <https://doi.org/10.7202/1019134ar>

Résumé de l'article

La participation de l'abbé François Falc'hun à la *Mission de folklore musical de Basse-Bretagne de 1939* a été atypique pour plusieurs raisons, dont la communication se propose d'étudier les principales. 1- C'est une mission initiée, organisée et financée de Paris par le gouvernement du Front populaire. 2 - Bretonnant de langue maternelle, F. Falc'hun est alors le bretonnant le plus diplômé en linguistique, peut-être même le seul. Étudiant à l'Université de Paris, il a déjà reçu une formation en phonologie, science humaine alors toute jeune. 3 - La mission utilise les moyens techniques les plus modernes disponibles à l'époque (enregistrements sonores, films). 4 - Les préoccupations religieuses et morales en semblent tout à fait absentes. 5 - Cette mission a été son unique expérience en ce domaine. 6 - Cette mission n'a duré qu'un mois et demi. En revanche, l'étude et l'exploitation des documents recueillis a traîné en longueur pour plusieurs raisons. F. Falc'hun n'en a pas vu la publication, qui n'a été réalisée qu'en 2009 (CTHS-Dastum-CRBC, sous la direction de Marie-Barbara Le Gonidec).

Un cas atypique : François Falc'hun (1909-1991), le linguiste de la Mission de folklore musical en Basse-Bretagne de 1939

Gilles Goyat
CRBC, Université Rennes 2/ ueb¹

Résumé

La participation de l'abbé François Falc'hun à la *Mission de folklore musical de Basse-Bretagne de 1939* a été atypique pour plusieurs raisons, dont la communication se propose d'étudier les principales. 1- C'est une mission initiée, organisée et financée de Paris par le gouvernement du Front populaire. 2 - Bretonnant de langue maternelle, F. Falc'hun est alors le bretonnant le plus diplômé en linguistique, peut-être même le seul. Étudiant à l'Université de Paris, il a déjà reçu une formation en phonologie, science humaine alors toute jeune. 3 - La mission utilise les moyens techniques les plus modernes disponibles à l'époque (enregistrements sonores, films). 4 - Les préoccupations religieuses et morales en semblent tout à fait absentes. 5 - Cette mission a été son unique expérience en ce domaine. 6 - Cette mission n'a duré qu'un mois et demi. En revanche, l'étude et l'exploitation des documents recueillis a traîné en longueur pour plusieurs raisons. F. Falc'hun n'en a pas vu la publication, qui n'a été réalisée qu'en 2009 (CThS-Dastum-CRBC, sous la direction de Marie-Barbara Le Gonidec).

Nombre de prêtres de Basse-Bretagne ont pratiqué le collectage de contes, et plus encore celui de chansons : Louis Le Floc'h (Maodez Glandour) en Trégor, Jean-Marie Perrot en Léon, Joseph-Marie Besco en Haute-Cornouaille, Henri Guillerm et Henri Pérennès en Sud-Cornouaille... Il semble qu'ils aient été particulièrement nombreux en pays vannetais : Jean-Mathurin Cadic et son neveu François Cadic, Jean-Louis Larboulette... pour n'en citer que quelques-uns.

François Falc'hun, quant à lui, est surtout connu pour ses travaux de linguistique : en phonétique, notamment sur le système consonantique du breton, en dialectologie, en toponymie et histoire de la langue, domaine où il a conclu que la langue bretonne est « un mélange de gaulois armoricain et de brittonique insulaire au pourcentage variable suivant les régions² ». Il a pourtant pratiqué le collectage, pendant une période courte il est vrai – entre le 15 juillet et le 26 août 1939 – et d'une manière sans doute bien différente de ses confrères. Il est alors étudiant dans plusieurs établissements d'enseignement supérieur de Paris, où il reçoit une formation d'avant-garde. C'est au cours de la « Mission de folklore musical en

1. Merci à Marie-Barbara Le Gonidec et à Armel Morgant pour leur relecture.
2. F. Falc'hun, *Les Origines de la langue bretonne*, Centre régional de documentation pédagogique (Studi n° 8), Rennes, juin 1977, p. 24.

Basse-Bretagne », organisée par une institution parisienne, qu'il expérimente une méthode novatrice dont nous essaierons d'apprécier l'intérêt, avant de tenter d'apercevoir son regard de prêtre sur cette expérience.

La formation de François Falc'hun

Né le 20 avril 1909 au Bourg-Blanc, à douze kilomètres au nord de Brest, François Falc'hun a eu, comme ses dix frères et sœurs, le breton pour langue maternelle. Il a écrit : « Le breton a été la seule langue que j'ai parlée et comprise jusqu'à l'âge de 8 ou 9 ans...³ » Il a aussi fait remarquer que sa volonté d'agir en faveur du breton trouvait son origine dans une punition qui lui avait été infligée à l'école primaire, vers 1918 donc, pour avoir été surpris à le parler pendant une récréation, ce qui selon lui était faux. Rien que de très banal en cela, c'était alors la situation de la quasi-totalité des enfants des campagnes de Basse-Bretagne. Ce qui l'est déjà moins, c'est que, élève au collège Saint-François de Lesneven entre 1921 et 1927, il reçoit « un enseignement raisonné de la langue bretonne » donné par deux enseignants. Si le premier ne lui a pas laissé un bon souvenir, le second, en revanche, l'abbé Pierre Batany (1888-1955), originaire de Douarnenez, l'a profondément marqué. Celui-ci, en effet, s'intéressait non seulement à la langue, mais aussi à la littérature bretonne, et notamment la littérature orale ; il soutint d'ailleurs en 1941, à l'Université de Rennes, une thèse intitulée « François-Marie Luzel, poète et folkloriste breton ». Mais dès les années 1920, il était parvenu à éveiller l'intérêt d'au moins un de ses élèves pour ce qu'il est convenu d'appeler « la matière bretonne », et F. Falc'hun lui doit sans doute sa « vocation de celtisant ».

Après avoir obtenu le baccalauréat de philosophie en 1927, F. Falc'hun intègre le grand séminaire de Quimper, où il est aussitôt, écrit-il,

chargé d'un cours de breton à l'intention de ceux qui le savaient mal, car la connaissance en était exigée de tous les futurs prêtres du diocèse. Cette expérience me fit sentir du doigt l'indigence de nos meilleurs manuels de breton, et la nécessité de solides études celtiques pour faire des manuels comparables à ceux dont on disposait pour l'enseignement des autres langues.⁴

3. F. Falc'hun, *Le Système consonantique du breton avec une étude comparative de phonétique expérimentale*, Rennes, 1954, p. 13.

4. F. Falc'hun, *Études sur la langue bretonne : système consonantique, mutations et accentuation*, Ploudalmézeau, 2005, p. 22.

Il continue :

Nos condisciples illettrés (ainsi appelait-on ceux qui parlaient de zéro) faisaient des fautes étranges. Mais les règles qu'ils violaient, nous ne les trouvions pas toujours dans nos grammaires. Un enseignant aime bien faire comprendre ce qu'il doit faire apprendre. Or moi-même, je ne comprenais pas les mutations [consonantiques], je veux dire leur origine, leur raison d'être, puisque tant de langues s'en passent. Pourquoi cette complication supplémentaire du breton et des langues celtiques ? Ce sujet maintient ma curiosité en éveil depuis quarante ans.⁵

Remarquons que, si la connaissance du breton était exigée des futurs prêtres, les autorités diocésaines ne jugeaient pas utile de confier son enseignement à un professeur, mais seulement à un élève, fût-il prometteur ; de nos jours, on dirait sans doute un moniteur.

En 1931, F. Falc'hun doit interrompre ses études théologiques pour faire, à Brest, son service militaire ; il contracte alors une maladie pulmonaire qui l'oblige, trois ans plus tard, à aller se soigner au sanatorium du clergé à Thorenc, dans les Alpes-Maritimes ; il y séjourne quatorze mois et c'est pourquoi il est ordonné prêtre en la cathédrale de Nice, le 29 juin 1933.

Le climat océanique breton ne lui convenant pas, il prend alors en charge un poste de chapelain à Yerres, puis à Antony, dans la région parisienne, et en profite pour entreprendre des études supérieures : licence de lettres classiques à l'Institut catholique d'abord, puis études celtiques à la Sorbonne avec des certificats de grammaire comparée. Trait plus spécifique, il suit aussi les cours de l'Institut de phonétique, où il se fait remarquer grâce à un mémoire sur « La Rencontre entre fin de mot et début du mot suivant en breton », rédigé en vue de commencer à élucider le mécanisme des mutations consonantiques initiales du breton. Dans cet institut, il s'initie également à la phonologie de l'École de Prague, alors toute jeune science humaine. Il assiste aux cours d'André Martinet, qui a fait connaître la phonologie en France : « Ses cours me parurent arides et bien théoriques, jusqu'à ce que une application personnelle de la phonologie à ma langue maternelle m'en révélât la fécondité jusque-là insoupçonnée.⁶ » Il est donc parmi les premiers à être initié à la phonologie, et le premier à l'appliquer à une langue celtique. Voilà une spécificité qui permet d'affirmer que son parcours a été atypique.

5. F. Falc'hun, *ibid.*, p. 22.

6. F. Falc'hun, *ibid.*, p. 25.

C'est d'ailleurs pour sa compétence en linguistique que ses professeurs de celtique à la Sorbonne et à l'École pratique des hautes études, Joseph Vendryès et Marie-Louise Sjoestedt-Jonval, le recommandent pour participer à la Mission de collectage du Musée national des arts et traditions populaires, ce qui constituera pour lui une initiation à l'ethnographie. Car il ne semble pas qu'il ait assisté aux cours d'ethnologie alors dispensés par Marcel Mauss à l'Université de Paris.

L'organisation de la mission de folklore musical en Basse-Bretagne de 1939

Cette Mission, dont le but principal était la prospection de la musique et de la danse, semble atypique pour plusieurs raisons. Elle a été conçue et organisée par Georges Henri Rivière, directeur du Musée national des arts et traditions populaires, créé en 1937 par le gouvernement du Front populaire, peu après son arrivée au pouvoir. C'est donc une initiative venue et financée de Paris, relative à une culture généralement appelée régionale, et portée par un gouvernement de gauche, plutôt jacobin. Voilà qui n'est pas courant.

Pourtant, les autorités ecclésiastiques n'ont fait aucune difficulté pour autoriser F. Falc'hun à y participer, autorisation évidemment indispensable : le cardinal Baudrillart, recteur de l'Institut catholique de Paris et membre de l'Académie française, lui écrit une lettre de recommandation. De même, M^{gr} Duparc, évêque de Quimper et de Léon, l'y autorise volontiers, puis les évêques de Saint-Brieuc et de Vannes. Chacun d'eux l'annonce même dans sa *Semaine religieuse*, l'organe officiel des diocèses, et demande au clergé « de faire bon accueil à la Mission et de lui faciliter la tâche. » Néanmoins, certains confrères de F. Falc'hun – mais on n'en connaît pas les noms – l'accusent « de s'être laissé rouler par la direction du musée de l'Homme, maison connue comme orientée très à gauche⁷ ».

Cela est peu de chose en comparaison de la tentative de boycott de la Mission lancée par une partie du mouvement culturel breton, notamment le *Bleun-Brug*, qui en était l'aile catholique. La campagne menée, depuis plusieurs années déjà, par *Ar brezoneg er skol*, c'est-à-dire « Le breton à l'école », qui consistait à revendiquer l'enseignement du breton dans le système scolaire, se heurtait au refus obstiné du ministère de l'Éducation nationale. Voici ce qu'avait répondu directement à F. Falc'hun, l'abbé Jean-Marie Perrot, dans une lettre datée du 29 juin 1939, écrite en breton, suite au questionnaire du Musée national des arts et traditions populaires : « *Ma n'em eus ket respontet kentoc'h eo dre ma m eus disfi-*

7. F. Falc'hun, FAL1 M75, p. 1.

zians eus kement tra a ra ar c'houarnamant e Breiz...Daou-ugent vloaz a zo ma c'houlennomp diganti ar brezoneg er skol, ha daou-ugent vloaz a zo e vezomp kaset da gaoc'hkezeka.⁸ »

L'attitude de Louis Henrio (Loeiz Herrieu), militant de premier plan du Morbihan, directeur de la revue en breton vannetais *Dihunamb*, est, dans un premier temps, identique. Il ne renvoie pas non plus son questionnaire. Le 7 juillet 1939, en route pour le Morbihan, F. Falc'hun fait halte à Quimper, où on l'avertit qu'un mot d'ordre, venant de Paris, recommande la non-participation à la Mission⁹. Mais en expliquant clairement les buts de celle-ci, il parvient à convaincre certains opposants d'y participer, et il obtient ainsi l'aide sur le terrain de plusieurs personnalités, dont des prêtres, comme l'abbé Le Cam, recteur de Brandérion, dans la région de Lorient, qui l'accueille, grâce à l'entremise de Loeiz Herrieu – qui entre temps s'était ravisé – pour une semaine d'initiation au breton vannetais, et l'abbé Perrot, à Scignac dans le Centre-Bretagne, pour n'en citer que deux. La Mission, qui passa deux semaines en pays vannetais, puis quatre en Cornouaille, connut une fin prématurée le 26 août, en raison de l'annonce de la mobilisation générale. De ce fait, les séances prévues en Léon et en Trégor furent annulées.

Du point de vue technique, la Mission dispose d'un matériel d'avant-garde pour l'époque : phonographe enregistreur et lecteur de disques pour enregistrer les chansons, appareil photographique pour prendre des clichés des chanteurs et de leur cadre de vie, et caméra pour filmer surtout les danses traditionnelles de chaque terroir. Précisons que la Mission se compose de trois personnes : en plus du linguiste F. Falc'hun, on y trouve la musicologue, Claudie Marcel-Dubois, à qui Georges Henri Rivière a confié le développement et l'étude des collections musicales du musée dès 1937, ainsi que Jeannine Auboyer, élève de l'École du Louvre et amie de Claudie Marcel-Dubois, qui les aide pour les aspects techniques. On ne pouvait rêver mieux en 1939, c'était un peu l'équivalent du multi media au début du XIX^e siècle. Et le fait de savoir qu'ils pourraient réentendre leur voix a incité de nombreux chanteurs et chanteuses à venir se faire enregistrer.

L'électricité était indispensable au fonctionnement du phonographe, et comme toutes les fermes n'étaient pas encore reliées au réseau électrique, il fallait y transporter des accumulateurs, fort lourds, d'où la nécessité d'avoir recours à une automobile, où prenaient place les deux dames, tandis que l'abbé suivait à bicyclette.

8. Traduction : « Si je n'ai pas répondu plus tôt, c'est parce que je n'ai aucune confiance en ce que fait le gouvernement français en Bretagne. Voilà quarante ans que nous lui demandons l'enseignement du breton, voilà quarante ans qu'il nous envoie paître. »

9. F. Falc'hun, FAL1 M75, p. 1.

La méthode de notation et la collecte

Un des caractères novateurs de la Mission est l'expérimentation et la mise au point de la méthode de collectage par une équipe de spécialistes : alors que l'informateur, ou l'informatrice, chante, la musicologue note, au vol, la mélodie et ses variantes, le linguiste note, au vol aussi, les paroles à l'aide de symboles phonétiques. La technicienne enregistre le disque, et peut, dès l'enregistrement terminé, prendre une photo de l'interprète. Le but est d'appliquer à ce que l'on appelle alors le « folklore musical », des approches complémentaires : ethnographique et sociologique, linguistique et littéraire, musicologique et chorégraphique.

Cette méthode, nouvelle en Bretagne, présente un progrès certain par rapport aux pratiques antérieures. Que l'on pense, par exemple, à Luzel, qui recueillit un immense répertoire de chansons, mais sans une seule mélodie, tout simplement parce qu'il ne savait pas noter la musique. C'est le musicien Maurice Duhamel qui, quelques décennies plus tard, retourna sur ses traces à la recherche des mélodies, et en rapporta d'ailleurs un assez grand nombre, mais sans doute pas toujours exactement celles qui avaient été chantées à Luzel, ni forcément des mêmes informateurs.

F. Falc'hun note donc les sons qu'il entend, ou du moins ceux qu'il pense entendre, essentiellement à l'aide des signes de l'alphabet des romanistes, encore appelé « notation Rousselot », du nom de son concepteur. Une fois la mission terminée, il a pu réécouter les enregistrements, vérifier ses notations, et a bien sûr parfois éprouvé le besoin de les corriger.

Comme les interprètes chantent dans leur parler, F. Falc'hun a été amené à s'intéresser aux spécificités linguistiques des régions visitées. La Mission ayant séjourné deux semaines en pays vannetais, d'abord à Surzur et ses environs, presque à la limite du domaine bretonnant, puis à Brandérion, dans la région de Lorient, il a été amené à s'intéresser au breton vannetais, qui représentait pour lui une nouveauté et une difficulté, malgré le stage d'initiation effectué au préalable. Cet aspect-là aussi est atypique, parce que les autres collecteurs avaient prospecté soit en zone vannetaise, soit en zone KLT, c'est-à-dire en Cornouaille, Léon et Trégor, mais pas dans les deux. Il n'est pas exclu que cette expérience ait, en partie, contribué au choix de son sujet de thèse sur l'histoire de la langue bretonne d'après la géographie linguistique.

F. Falc'hun remarque à cette occasion que la phonétique de la langue chantée présente des particularités par rapport à celle de la langue parlée. La mélodie impose la plupart du temps son accentuation aux paroles, ce qui peut provoquer des déplacements de l'accent tonique dans certains mots, certains de ces déplacements pouvant se traduire, par exemple, par une modification du timbre de certaines voyelles ou par la diphtongaison de certaines autres. Le fait qu'une pression pulmonaire plus forte soit

nécessaire pour produire une note aiguë qu'une note du médium, peut aussi se traduire par le renforcement involontaire de certaines consonnes douces. À notre connaissance, il est le seul à avoir fait ces observations.

Il n'est pourtant pas totalement satisfait de la méthode mise en œuvre : la part prise par la musicologue lui a semblé excessive, et cela a nui à la qualité de son travail, au point qu'il a songé demander à Georges Henri Rivière, le directeur, de réformer la méthode de l'enquête : au sein de l'équipe composée d'un linguiste et d'un musicologue, un rééquilibrage en faveur du premier serait, selon lui, souhaitable.

La publication des archives de la Mission, soixante-dix ans après, et de l'ensemble du répertoire collecté, restitué sous forme essentiellement numérique¹⁰, a permis de remarquer que, si certaines chansons semblent inédites, la plupart d'entre elles figuraient déjà dans les recueils connus, souvent dans des versions un peu différentes.

Une des conclusions de la Mission a été de souligner l'originalité du pays de Vannes, non pas tant du point de vue linguistique, ses spécificités étaient connues depuis longtemps, que de celui de « la physionomie particulière de la chanson vannetaise, de sa musique surtout. Cette musique, un profane même le remarque, est plus riche, plus expressive, plus prenante que celle de la plupart des chansons cornouaillaises.¹¹ » Les Vannetais semblent, à la différence des Cornouaillais, accorder davantage d'intérêt aux mélodies qu'aux paroles. Une des raisons en est peut-être que les productions sur feuilles volantes, provenant surtout des imprimeurs morlaisiens du XIX^e siècle, n'avaient pas atteint le pays vannetais.

Le regard du prêtre

Si François Falc'hun a bien sûr fait preuve d'objectivité, son point de vue étant scientifique, on perçoit, malgré tout, çà et là, le regard du prêtre qu'il est. Le Musée national des arts et traditions populaires est évidemment neutre en matière confessionnelle, et comme les autorités ecclésiastiques ont donné leur accord, il semble se sentir à l'aise dans cette équipe. Il suit les directives de l'évêque de Quimper et de Léon en ce qui concerne les danses. Les danses traditionnelles bretonnes sont alors tolérées, ce qui ne fut pas toujours le cas. Son point de vue apparaît dans la conférence qu'il prononce avec C. Marcel-Dubois et J. Auboyer en

10. M.-B. Le Gonidec (dir.), *Les Archives de la Mission de folklore musical en Basse-Bretagne de 1939*, Paris, éditions du CTHS, et Rennes, Dastum, 2009, (443 p., avec DVD). Les transcriptions des chants, paroles et mélodies, constituent le principal objet du DVD joint au livre, qui évoque quant à lui la Mission dans son ensemble.

11. F. Falc'hun, *Une mission de folklore musical en Basse-Bretagne*, Conférences universitaires de Bretagne, Paris, Les Belles Lettres, 1943, p. 128.

septembre 1940, à Paris, pour la Société du folklore français, rendant compte de la séance de tournage de film ethnographique, à Surzur, au tout début de la Mission, le 16 juillet 1939 :

Nous avons partout trouvé auprès du clergé un concours très actif, un concours qui, aux yeux des habitants, ne manquait parfois pas de piquant. À Surzur, la réunion dansante pour prise de film eut lieu dans la cour du presbytère, sous l'œil indulgent du recteur ; on y exécuta telle vieille danse bretonne qui, au dire de certains, vous valait autrefois au confessionnal une longue pénitence.¹²

Mais F. Falc'hun partage aussi l'avis de l'évêché quand il condamne les danses modernes en couple des années 1930. C'est là que passe, pour lui, la limite entre le tolérable et l'intolérable. Son jugement transparait encore dans un compte rendu, celui de la séance de collectage du 24 août au Cloître-Pleyben, dans le centre du Finistère : l'enregistrement a lieu dans une salle où se déroulent habituellement les noces. Comme il a passé la nuit au presbytère de Scignac, chez l'abbé J.-M. Perrot, en descendant des monts d'Arrée à bicyclette, il s'est arrêté au Huelgoat pour visiter deux des curiosités géologiques du lieu, appelées le Gouffre et le Chaos (granitique). Suite à quoi, il arrive un peu en retard au Cloître-Pleyben, où le lieu d'enregistrement a déjà été choisi, sans qu'il ait eu son mot à dire. Il écrit :

Salle de noces, salles de danses le plus souvent ?... où ont lieu toutes sortes de danses hérétiques ! Les danses orthodoxes, ou bretonnes, s'accommodent mieux du plein air. Dans le diocèse de Quimper, il existe sur ces questions des règlements épiscopaux prudents et fort sages. Si j'étais arrivé le premier au Cloître-Pleyben... voilà ce qu'il en coûtait de s'attarder au Gouffre : de Charybde en Scylla ! Des lieux de plaisance aux lieux de plaisir ! N'avais-je pas raison de dire que les Parisiens ne se doutent de rien ? Les Parisiennes encore moins, naturellement.¹³

Celles qu'il appelle « les Parisiennes » sont naturellement ses deux collaboratrices de la Mission.

F. Falc'hun veille aussi à la bonne tenue morale des activités de la Mission. Ainsi, plus tard le même jour, toujours au Cloître-Pleyben, il expulse de la salle une bande d'enfants, craignant que la chanson qu'il est en train de noter ne se termine de façon immorale :

12. F. Falc'hun, dans *Les Archives de la Mission de folklore musical en Basse-Bretagne de 1939*, Paris, éditions du CTHS, et Rennes, Dastum, 2009, p. 384.

13. F. Falc'hun, *ibid.*, p. 406.

Je croyais sentir braqués sur moi, me brûlant le dos, les regards de tous ces gosses qui savaient parfaitement le breton. [...] Insouciant, ils continuaient à se pousser, à rire, à parler. Je me levai, et tourné vers eux, d'un air sévère : « Écoutez les enfants, vous nous avez assez regardés. Vous faites bien trop de bruit, et vous nous empêchez de travailler. Tout le monde dehors ! Nous continuerons quand tout le monde sera sorti.¹⁴

Et tous de s'exécuter sans mot dire. Mais la chanson se termina bien mieux qu'il ne le craignait, et cette petite mise en scène s'avéra inutile.

Dans la version revue et corrigée par lui du « Journal de route » de la Mission, tenu par J. Auboyer, il a souvent rajouté les mentions de l'aide des prêtres sur le terrain, conscient que, sans ce réseau, la Mission n'aurait pas connu la même réussite.

F. Falc'hun n'a vraisemblablement pas eu l'occasion d'utiliser dans sa pastorale les matériaux collectés, simplement parce qu'il n'a jamais été en fonction dans une paroisse. Et même s'il l'avait été, il n'est pas sûr du tout qu'il l'aurait fait.

* * *

Cette Mission a été la seule opération de collectage de F. Falc'hun. Il s'est bien intéressé à la littérature orale, comme le prouvent les articles qu'il a publiés à propos du *Barzaz-Breiz*, mais pas au point de repartir sur le terrain. Comme il a poursuivi ses recherches dans le domaine de la linguistique et de la toponymie, il a, à l'occasion, puisé quelques exemples dans les chansons collectées en 1939. Mais ce sont la phonétique et la phonologie, l'histoire de la langue bretonne, ainsi que la toponymie, qui ont constitué ses centres d'intérêt majeurs pendant la suite de sa carrière. Les principes et la méthode suivis ne semblent avoir été repris que lors de la mission ethnographique de Scaër (Sud-Cornouaille) en 1943. Le collectage qu'il a réalisé est certes quantitativement limité, mais il est de grande qualité, tant en ce qui concerne les transcriptions phonétiques que les articles de synthèse. Il s'est intéressé aux paroles des chansons d'un point de vue linguistique plus qu'à la littérature orale, qu'il trouvait pourtant aussi captivante que la linguistique est austère. Si cette occasion ne s'était pas présentée, il est probable qu'il n'aurait jamais fait de collectage. Plutôt qu'un prêtre collecteur, François Falc'hun a été le linguiste de la Mission de folklore musical en Basse-Bretagne de 1939.

14. F. Falc'hun, *ibid.*, p. 407.